

PIERRE MALENGREAU

Fonction paternelle et direction de la cure

Le manque, pourrait-on dire, est universel.* Il l'est au sens d'Aristote, du fait d'être pour tous et par tous représentable. Il est tellement représentable que nous passons une bonne partie de notre existence à tenter de combler ce manque au gré des rencontres, que ce soit dans la vie affective ou professionnelle. Cet universel qui nous unit tels les éléments d'un ensemble n'est pourtant pas sans ombre : il s'accompagne généralement d'un sentiment diffus d'insatisfaction qui ne cesse de nous propulser toujours plus loin dans cette quête. Il doit donc bien y avoir dans la manière dont nous abordons habituellement ce qui nous manque quelque chose qui va à l'encontre même de ce que nous prétendons chercher. Il y a peut-être une manière d'aborder le manque qui n'a d'autre effet, voire d'autre visée, que d'entretenir les tourments qu'il nous cause.

C'est en tout cas ce que le névrosé, dans sa particularité, ne cesse de dire. En plus de ne cesser de clamer que ça ne va pas pour lui, il se représente inlassablement ce qui ne va pas. Ce qui spécifie le névrosé à l'endroit du manque, c'est la manière dont il ne cesse de se le représenter pour nous l'adresser. Cette propension à la représentation du manque domine les dires qu'il adresse à l'autre. D'où l'idée qu'il y aurait chez le névrosé un "pousse" à l'imaginaire qui le spécifie.

Cette prégnance de l'imaginaire, nous la retrouvons dans la cure elle-même sous couvert d'un acharnement à vouloir tout comprendre qui peut le mener dans une cure infinie. Ce qui revient à faire de la cure le lieu même de son insatisfaction. La question que je pose est la suivante : en quoi la référence au père dans la cure est-elle susceptible de modifier les rapports du sujet à ce qui le situe comme névrosé ? Ou encore, en quoi la référence au père est-elle susceptible ou non d'interroger, voire de modi-

fier, ce qui se trouve impliqué dans cette prégnance de l'imaginaire chez le névrosé ?

Du père imaginaire

Nous pouvons à cet égard partir de ce qui se dit du côté des psychanalystes. La référence au père fait incontestablement partie des préjugés partagés par l'ensemble de la communauté psychanalytique. Les divergences se marquent par contre dès qu'il s'agit d'en préciser les incidences dans la praxis quotidienne. Si je parle de préjugés, c'est pour désigner le bout par où il convient de prendre cette question, le bout de la clinique du névrosé, c'est-à-dire telle qu'elle se particularise du côté de la prégnance de l'imaginaire.

Un préjugé est un énoncé que nous considérons comme allant de soi, que nous ne remettons pas en question et dont la signification nous semble établie une fois pour toutes. Un préjugé est, comme le dit le mot, un jugement préétabli. Il fait chorus entre les psychanalystes, chacun croyant savoir de quoi il parle et supposant à l'autre une compréhension analogue. Nous pouvons à cet égard considérer ce préjugé comme étant ce qui nourrit les surdités et les résistances du psychanalyste.

Parler ici de préjugé nous indique qu'il y a dans la référence au père quelque chose qui pourrait fort bien aller à l'encontre de ce qui est visé dans une cure. Ou encore, il y a peut-être une manière de se référer au père susceptible de faire obstacle à la cure elle-même. Est-ce que prendre appui sur le père dans la direction de la cure permet d'offrir au névrosé une issue aux impasses de sa névrose ? Telle est la question.

Un tel préjugé n'a rien d'extraordinaire; il se déduit des dires mêmes du névrosé. Il y a une constante, souligne Freud, dans ce que les névrosés nous disent. Elle consiste à vouloir isoler dans la chaîne associative certains mots et notamment la référence au père. C'est déjà là quelque chose dont nous pouvons nous étonner. Dans une cure le mot " père " est d'abord un signifiant parmi d'autres, c'est-à-dire un signifiant qui s'inscrit dans le fil associatif du sujet. A ce titre, il ne fait pas exception : il prend son sens uniquement du signifiant qui le suit. Nous pouvons bien sûr céder à la tentation de la signification et nous forger avec elle une certaine image du père dont le névrosé nous parle. Mais cette image ne sera jamais que celle que nous nous construisons à partir des dires de nos patients. Il arrive que nous soyons ainsi complices d'un glissement : le signifiant " père " quitte le fil des associations et le père se trouve du coup promu au rang de " personne ". Nous entrons dans le domaine de la psychologie, de la psychothérapie, voire de la sociologie.

Et nous pouvons dès lors nous faire du père une série de portraits, “ ... le père tonnant, le père débonnaire, le père tout-puissant, le père humilié, le père engoncé, le père dérisoire, le père au ménage, le père en vadrouille, ... ” (1). Il y a même une image particulièrement tenace qui est celle du père en ménage. La référence à la mère y est tenue pour décisive et permet à l’occasion d’imaginer le couple parental sous la forme d’une dualité pour le moins ambiguë. Nous pouvons en faire l’expérience à partir de cette question que l’un ou l’autre des parents adresse quelquefois à l’enfant : “ qui est-ce que tu aimes le mieux, papa ou maman ? ”. A poser ainsi la question, le dit “ adulte ” témoigne de la manière dont il peut être pris dans une relation de pure rivalité avec l’autre partenaire. Ce qui revient à montrer combien certains parents en arrivent à vouloir masquer à l’enfant ce qui fait le désir, voire le mystère de leur union et de leur désunion. Lacan note que l’enfant ne manque jamais de concrétiser, éventuellement dans un symptôme, l’écoeurement qu’il ressent de l’infantilisme dont cette question témoigne.

Remarquons que cette recherche tâtonnante du côté des bouts d’étiquettes biographiques, du côté des identifications, n’est pas sans éveiller quelques inquiétudes, car si nous nous mettons à rechercher les indices observables de la carence paternelle, nous finissons par les rencontrer partout. Ceci rejoint l’expérience clinique la plus courante : nous finissons toujours par trouver ce que nous cherchons, au point quelquefois de ne plus pouvoir nous en sortir, de ne plus pouvoir faire avec ce que nous trouvons.

Il y a ainsi dans les dires du névrosé une prégnance de l’imaginaire qui se marque notamment dans la manière dont il nous parle du père. Ce qui spécifie le névrosé, c’est le glissement qu’il opère du signifiant père vers les figures du père, c’est la prégnance de ce que Lacan nomme le père imaginaire.

Laurent a cinq ans quand sa mère vient me trouver avec lui, à la demande du père qu’elle décrit comme incapable de tenir sa place. Elle est séparée de son mari depuis deux ans car “ il me donnait des coups devant l’enfant ”. Elle a tenté de refaire un nouveau couple avec un autre homme : “ je voulais un homme qui m’aide dans l’éducation de Laurent. Mais cet homme est trop peu ferme ”.

C’est dans la recherche d’un père dont elle ne peut que constater la carence qu’elle vient me trouver avec son fils. Je serai donc amené dans le transfert à prendre le relais d’une question : “ l’analyste prendra-t-il le relais du père qui manque à mon enfant, ou au contraire, ferai-je une fois de plus l’expérience de l’impuissance des hommes à soutenir ce que

j'attends d'un père ? ". Question à laquelle il convient que l'analyste ne réponde ni dans un sens, ni dans l'autre. Un décalage est ici exigible.

Mais c'est pour l'enfant qu'elle vient, et c'est donc au niveau de l'enfant que sa question de femme va trouver toute sa portée. Une des premières choses que j'apprendrai de la bouche de l'enfant, c'est un double souhait : " je veux un enfant de toi ", dit-il devant moi à sa mère, et puis se tournant vers moi, il me dit : " je vais te tuer, te couper en petits morceaux ".

La mère allègue comme motif de sa démarche ce qu'elle nomme " la violence " de son fils. Quand un des parents avec lesquels il se trouve disparaît de sa vue, " il fait, dit la mère, des crises de colère ". De même la disparition d'un des ses jouets dérobé par un compagnon de classe l'a poussé à lui serrer le cou. Ainsi les motifs de la démarche vers l'analyste reflètent-ils ce qui fut le motif allégué de la séparation des parents : des coups portés par le père à l'endroit de la mère.

Je serai d'emblée confronté durant les séances à la question que Laurent adresse à son père. Il veut ouvrir la porte du bureau, ou venir contre moi, ou encore me donner des coups de pieds. A la fin des séances, il veut que je parte avec lui. A l'instar des interventions de la mère (" Laurent, reste en place, écoute ce que dit monsieur... "), je suis obligé de cadrer régulièrement les entretiens par deux types d'interventions : les unes de nomination (" tu veux me donner des coups de pieds "), les autres d'inter-diction (" Ici on parle ").

La question se pose de savoir quel statut il convient de donner à ces interventions qui ont pour visée, quelquefois dans l'urgence, de poser des limites. Dans l'exemple que je vous rapporte, Laurent et sa mère font chorus autour d'une question : qu'est-ce qu'un père ? Le père n'est plus ce qu'il était ou ce qu'il devrait être, dit la mère. Le père, je le veux mort, dit Laurent. Ce qui semble dominer dans ce discours, c'est ce que nous pouvons repérer comme étant la double face du père imaginaire.

Deux traits, que nous avons à poser en continuité et non comme l'envers et l'endroit d'une même figure, caractérisent ce père, d'être à la fois nanti du pouvoir et défaillant par rapport à l'enfant. Le père imaginaire, c'est d'une part le père de la rivalité agressive, un père paré, non sans ironie, des insignes du pouvoir; mais d'autre part, c'est tout aussi bien le père imaginé par le névrosé, comme n'étant pas à la hauteur de ce qu'il en attend.

Du côté de l'hystérie et de la phobie, le pouvoir du père est un pouvoir renforcé. Ainsi le père de la scène de séduction telle que Freud

nous en parle, est-il celui qui introduit et confronte le sujet à la dimension de la jouissance. Le père de l'hystérique est d'abord et d'entrée de jeu un père qui a un pouvoir de séduction. C'est donc un plus de pouvoir que l'hystérique lui accorde. Mais c'est quand même un plus de pouvoir particulier qui reste à acquérir. Celui qui porte sur lui, dans le réel, cette figure idéale du père ne sera dès lors jamais à la hauteur de sa tâche.

Du côté de l'obsessionnel, le pouvoir du père est plutôt radicalement contesté. Tellement contesté que la figure du père imaginaire y est ramenée à celle du père mort. La mort du père est posée par lui, dans l'imaginaire, comme condition de son désir. Mais ici encore, ce qui spécifie ce pouvoir du père chez l'obsessionnel, c'est qu'il se le présente comme n'étant jamais assez contesté, jamais assez mort. Il attend que le père soit mort pour pouvoir désirer enfin.

A cet égard, hystérique et obsessionnel se rejoignent. Ce qui traverse et troue la figure idéale du père imaginaire, ce sont ses défaillances. Le névrosé témoigne d'une recherche tâtonnante sur la carence paternelle. D'où le peu de stabilité de cette figure pourtant tenace. Le sujet n'en finit pas d'essayer de construire une image du père qui viendrait compenser l'insuffisance du père réel, du père de tous les jours, compagnon de la mère. Le père imaginaire est une figure idéale élaborée par le névrosé pour exprimer l'échec du père réel.

Du père symbolique

Le génie de Freud est d'avoir pris tout à fait au sérieux les dires du névrosé, au point de donner un statut à ce recours au père. Le névrosé témoigne d'un certain savoir sur le père. Et le génie de Freud est d'avoir déplacé cette référence au père imaginaire, en considérant que ce savoir sur le père n'est qu'une doublure d'un savoir issu du père. Le recours au père imaginaire est une reprise d'un fait de structure, une reprise de quelque chose qui se repère comme structurant pour le sujet. Le père est celui qui assure au sujet une certaine place en le positionnant dans la structure. Telle est la fonction de ce que Lacan nomme le père symbolique. Le père imaginaire est, pourrait-on dire, une doublure du père symbolique.

Elever à la dignité d'un concept ce qui se présente à nous dans les dires de nos patients ne va pas de soi, même si cela témoigne d'un décollement par rapport à la prégnance de l'imaginaire dont fait état le névrosé. Comme nous l'indique le mot "*capere*", le concept, c'est une prise. Il nous permet de prendre les choses en main. Mais cela ne suffit pas pour nous assurer que c'est bien le réel que nous avons en main. ⁽²⁾ En d'autres termes, nous n'en avons pas la preuve. Cela reste à démontrer

chaque fois, dans chaque analyse. Telle est la voie que la pratique freudienne nous invite à prendre.

Nous en avons un exemple précis dans l'Homme aux rats. Freud dit à son patient que les difficultés dont il témoigne relèvent de ce qui se noue entre ce patient et son père. Il s'agit d'une interprétation telle que Freud les formulait à l'occasion à partir de ses propres élaborations théoriques. Cette interprétation n'avait pas pour visée l'endoctrinement du patient. Freud connaissait fort bien l'inefficacité de ce type d'intervention. Il ne s'agit pas de convaincre le patient, mais de l'inviter à se mettre au travail d'une certaine manière, c'est-à-dire à partir de ce qui se dit, à partir de ce qui, de la structure, se déploie dans les mots et les significations. Il y a ainsi au début d'une cure des arguments qui font appel à la raison, à la logique, voire à la théorie. Ils ont pour visée d'introduire le sujet à l'inconscient, en lui laissant la charge d'en faire effectivement la preuve. La conviction, le patient ne l'acquiert, nous dit Freud, qu'après avoir lui-même travaillé le matériel.

Lorsque Freud repère l'importance du père dans la cure, il nous invite à en faire la preuve et ce jusque dans les difficultés que cette référence ne manque pas de susciter. Jusqu'au point où cette référence fait difficulté, car une cure n'a quelque chance de modifier un sujet, que si elle rencontre ces difficultés et qu'elle les traite dans la situation analytique elle-même.

Ceci me permet de préciser la question posée : pouvons-nous trouver du côté du père symbolique de quoi faire limite à la prégnance de l'imaginaire chez le névrosé ? Ou encore, quelle prise la référence au père symbolique assure-t-elle dans la cure du névrosé ?

Qu'est-ce que le père symbolique ? “ C'est le père mort, répond Freud, mais personne ne l'entend, et pour ce que Lacan en reprend sous le chef du Nom-du-Père (...) ”⁽³⁾ Il n'est pas dans mon propos de déployer les formes que prennent ces dénominations chez Freud et Lacan, mais plutôt d'aborder le père symbolique par le biais particulier de la nomination et plus précisément encore par le biais de la manière dont le névrosé accentue ce qu'il en est pour lui du nom propre.

Le père symbolique, c'est notamment le Père-du-Nom ⁽⁴⁾, le père de la nomination. C'est très bien évoqué dans la Genèse. Dieu va trouver Adam pour qu'il donne un nom aux animaux. Plus précisément, il va trouver Adam pour qu'il donne aux animaux le nom que Dieu leur avait déjà réservé en les créant. Le Nom-du-Père désigne cette fonction. C'est un signifiant qui dénomme notre inscription dans l'univers du langage, qui désigne ce qui fait que nous sommes des êtres parlants et non des animaux.

A cet égard, ce signifiant ne se confond pas avec le personnage appelé père dans la réalité. Aucun père réel ne peut, quoique nous voulions, s'égaliser à cette fonction.

Dire de la fonction paternelle qu'elle désigne le Père-du-Nom, qu'est-ce que cela nous enseigne ? Cette formule désigne à la fois le père en tant qu'il est celui qui dit " non " et le père en tant qu'il est celui qui nomme.

Le père symbolique, c'est d'abord celui qui dit non. Il interdit la mère et permet du même coup au fils de désirer. Pourquoi disons-nous que c'est une figure du père symbolique ? Cela tient à l'interdiction elle-même. Interdire la mère comporte en effet un double mouvement, qui met en scène quelque chose qui relève de la structure langagière. Dire que la mère est interdite, c'est d'abord dire : " tu ne coucheras pas avec ta mère ". Mais c'est aussi dire à la mère : " Tu ne réintégreras pas ton enfant ". En interdisant la mère, le père met un point d'arrêt à ce qui se présente du côté de la mère. Interdire la mère, c'est donner sens à l'incohérence originelle du monde maternel. Par ce " non ", le père énonce qu'il y a du côté de la mère un manque que jamais l'enfant ne pourra combler. L'interdit du père pose la mère comme manquante, comme trouée par un manque. Or, comme nous ne pouvons rien dire du manque comme tel, le père le cerne, le désigne par le biais de quelque chose qui pourrait le combler. C'est ce que nous pouvons déduire du fait que le père symbolique est d'abord le père qui dit " non ".

Mais le Père-du-Nom, c'est aussi le père en tant qu'il soutient, rend possible tout ce qui relève de la nomination. L'acharnement du névrosé à vouloir se faire un nom nous permet de préciser cela, jusqu'aux impasses qui s'y produisent. Qu'est-ce qu'un nom propre ? Prenons les choses par le bout, non de la linguistique, ni de la philosophie, mais de l'analyse. Un nom propre, c'est ce qui spécifie comme tel l'enracinement du sujet.

Le nom propre est d'abord et essentiellement quelque chose de l'ordre du trait qui a à voir avec le trait du stylet. C'est une marque dans le réel, à l'instar par exemple de l'encoche qu'un tueur grave dans la crosse de son revolver, ou encore des graffiti que les amoureux incisent dans l'écorce d'un arbre. Un trait est une marque à partir de laquelle le réel n'est plus structuré comme avant. Comme tel, le nom propre est une marque qui n'a pas de signification autre que d'être déposée dans le réel. Ce n'est donc pas un signifiant parmi d'autres, même s'il n'est pas dissociable des signifiants qui le déterminent. Ce qui définit le nom propre, c'est sa matérialité de marque dans le réel.

Certaines personnes qui portent sur leur corps une cicatrice, trace d'une opération ou d'un accident, nous disent à ce propos des choses étonnantes. Par exemple, qu'elles ne " savaient " pas vraiment avant l'opération qu'elles avaient un corps. Ou encore que leur corps prend curieusement sens à partir de cette cicatrice. Quelque chose de leur rapport au corps s'est modifié : la cicatrice témoigne d'un " plus jamais comme avant ". Psychologiser ce trait rencontre souvent les plus légitimes protestations. Une cicatrice, ça n'a pas tellement de signification. C'est une lettre écrite sur le corps. Le nom propre, c'est d'abord cela : à l'instar d'une cicatrice, c'est une trace, une marque dans le réel.

Par ailleurs, le nom propre est aussi une marque qui concerne le sujet. Elle spécifie l'enracinement du sujet. Il s'agit ici d'une marque qui fixe, ancre le sujet dans le champ de l'Autre. Elle est l'indice minimal par lequel le vivant hors symbolique est accroché au champ de l'Autre. Le nom propre métaphorise cet accrochage minimal qui fait qu'un sujet n'est pas simple immersion dans l'ordre du vivant. Alors la question qui se pose est la suivante : pouvons-nous concevoir la vie comme une succession de nominations, comme une manière de préciser pour chacun ce qu'il en est de son nom ? Pouvons-nous concevoir la vie comme une manière d'inscrire notre subjectivité par la production, aussi modeste soit-elle, de quelque chose qui la nomme ? La question vaut d'être posée, car elle mène à une impasse, à celle dont témoigne le névrosé.

Cette quête du nom, cet élargissement du point d'accrochage dans l'Autre, se présente quelque fois sous une forme extrême. Le suicide d'Empédocle est de cet ordre. Quand il se jette dans le volcan et laisse derrière lui ses chaussures comme témoins de son acte, que fait-il ? Il inscrit son nom dans l'histoire au prix de son être. Il perd la vie, il gagne un nom. Nous pouvons situer la mort de l'écrivain Drieu La Rochelle dans le même fil de cette reconquête. Cet écrivain, ami de Lacan, s'est suicidé après avoir produit ce qu'il considérait comme l'aboutissement de son oeuvre. En mourant, il achève son oeuvre et clôt la chaîne des signifiants qui le particularisent. Son oeuvre et son être se rejoignent dans son suicide.

Les choses ne se présentent habituellement pas d'une manière aussi extrême. Avoir un nom prend cependant dans la névrose une tonalité particulière. Il y a dans la névrose un acharnement, un véritable labeur à se faire un nom. Se faire un nom, ce n'est pas avoir un nom. Avoir un nom, c'est plutôt limitatif, c'est repérer les signifiants maîtres, les mots-clef d'une histoire. Cela consiste à reconnaître les signifiants qui constituent pour un sujet sa détermination symbolique. Par contre, se faire un nom, c'est vouloir toujours en remettre du côté de ces signifiants. C'est vouloir reculer toujours plus loin les limites que le symbolique nous impose. A cet égard, le névrosé se spécifie plus que quiconque d'avoir un nom à défen-

dre. Il est fondamentalement missionnaire de son nom; il se donne pour mission inlassablement d'asseoir son être dans le symbolique, dans la consistance qu'il donne à l'Autre.

Cet acharnement du névrosé à vouloir se faire un nom présente quelque inconvénient de taille, un inconvénient notamment qui tient au symbolique lui-même. Il y a une aliénation propre au signifiant que cette quête névrotique porte " au rouge ". Plus il va dans le sens de particulariser son nom, plus il ploie sous le poids des signifiants particuliers. Etre à la hauteur d'un nom qu'il hérite ou qu'il ne cesse de se donner, l'intéresse, voire l'embarrasse au point d'en faire l'essentiel de ses préoccupations. L'on sait combien cela peut être problématique, par exemple, pour le fils d'un homme illustre, lorsqu'il se sent pris dans l'obligation d'être à la hauteur du nom de son père.

Une bonne part de notre pratique vient buter sur cette question, au point de rendre l'analyse infinie. Le névrosé s'avère être quelqu'un qui se coule admirablement bien dans l'indétermination symbolique. Il témoigne d'un certain usage de la fonction paternelle, d'un " s'en servir " spécifique dont les modes ont pour effet précis de l'amener à ne pas pouvoir s'en passer. La passion du névrosé à se faire un nom a pour effet d'accentuer le recours infini au père. Alors, si le recours au père symbolique est juste quant à la structure, le fait qu'il puisse, dans certains cas, rendre l'analyse infinie pose quand même la question suivante : qu'est-ce qui maintient, soutient, alimente cette inertie qui nous ramène toujours au père ? Ou encore : y aurait-il un autre usage du père que celui auquel Freud et ses patients nous invitent ?

Du père réel

Nous pouvons préciser ceci en prenant les choses par le biais d'une question que posait Lacan. Si aucun père réel ne peut jamais égaler la fonction du père symbolique, d'où lui vient son autorité ? A cette question, certains ont répondu par l'argument divin. Cette autorité, il la tient de Dieu, ou encore de la science, ou encore de tout ce qui prétend donner corps à l'Autre de l'Autre. Ce qui ne fait que déplacer la question car, si Dieu existe, d'où tient-il son autorité ? Le paradoxe reculé à l'infini nous oblige à admettre qu'il doit bien y avoir là quelque chose d'arbitraire, voire même quelque chose qui relèverait d'une " imposture ". Si le Nom-du-Père est une pure fonction logique, alors le père ne peut tenir son pouvoir que d'un arbitraire, soit de quelque chose qui ouvre les portes, non pas à n'importe quoi, mais à l'inconnu du désir de l'Autre, soit à l'angoisse. Ainsi la fonction paternelle est-elle indissociable de quelque chose qui la présentifie. A charge pour chacun de préciser sous " quel mode privilégié de présence " cette fonction se soutient.

Le terme de “ présence ” est très lacanien. Il définit en même temps le père réel, et ce par quoi un analyste soutient les enjeux d’une cure. Qu’est-ce que le père réel ? C’est celui qui soutient par sa présence le désir sexuel de la mère. D’où l’idée que le père réel tiendrait son autorité du cas que la mère fait de la parole du père. Le père, c’est quelqu’un qui parle, c’est quelqu’un dont la mère reconnaît que la parole importe. Et vous savez combien cela peut être ravageant pour un garçon ou pour une fille diversement, lorsqu’une mère tient à l’endroit de son compagnon des propos désobligeants, voire très négatifs.

La question qui se pose maintenant est la suivante : comment tout ceci se présente-t-il concrètement dans une cure, dans la mesure où un analyste n’est pas le père réel de son analysant ? Qu’en est-il de cette référence au père réel dans la cure ? C’est ce que je vous propose d’aborder à partir de deux points : du côté de ce qu’un analysant peut attendre d’une analyse, pour autant qu’il le veuille, et du côté de ce que Lacan nommait la présence de l’analyste.

Du particulier au singulier

Je vous propose d’aborder cette question du côté de l’analysant par le biais d’une formule de Lacan : “ il n’y a d’éveil que particulier ” (5). Ce qui est visé dans une psychanalyse, c’est une modification subjective qui s’appuie sur un éveil propre à chacun. Il ne s’agit pas d’élaborer une clinique valable pour tous; la psychanalyse est une science du cas par cas, une science du particulier. Il s’agit donc pour nous de permettre à chacun de nos patients d’être éveillé non seulement à ce qui le particularise, mais aussi à partir de ce qui le particularise.

Voilà bien une curieuse façon de parler, car si l’éveil désigne bien le fait d’être sur ses gardes, ou encore l’état d’un être qui ne dort pas, la question se pose de savoir si le névrosé ne serait pas quelqu’un que nous pourrions spécifier d’être un dormeur. C’est une bonne définition du névrosé : quelqu’un qui dort, c’est-à-dire quelqu’un qui choisit de rêver sa vie, fût-ce au prix d’une souffrance. Rêver sa vie, c’est une des formes du “ je n’en veux rien savoir ” dont parle Lacan. Ce que le névrosé ne veut pas savoir, c’est qu’il y a quelque chose qui le particularise, et qui donc le détermine. C’est ce qu’il nous faut préciser quand nous parlons de notre pratique. Quel est ce particulier qu’il nous faut mettre à jour, de manière à ce qu’il y ait pour un sujet ce que Lacan nomme un éveil ?

Le particulier est d’abord ce que Lacan nomme un essaim de signifiants. Ce qui particularise un sujet, c’est une série de signifiants, de bouts de savoir, une série de “ un ”, de S_1 . Lacan écrit cela un “ essaim ” de signifiants. Ce sont par exemple les signifiants princeps dont se tisse

l'histoire d'un sujet. Evidemment dire que ce ne sont que des " un ", des S_1 , cela suppose que le 2 reste inaccessible. Le sujet n'a pas le dernier mot de ce qu'il dit; il peut tout au plus repérer les signifiants qui le déterminent, et qui sont donc susceptibles de le mettre au travail.

Cette priorité donnée au symbolique ne peut pourtant suffire. Repérer ce qui ne va pas en termes de signifiants maîtres, va tout aussi bien dans le sens de ce qui spécifie le névrosé, dans le sens d'une représentation toujours plus fouillée, précise de ce qui lui manque.

Ce n'est pas seulement cet essaim de signifiants qui particularise un sujet. " L'expérience d'une psychanalyse est l'expérience des limites du savoir qu'elle produit " disait un jour Lacan ⁽⁶⁾. Ce qui particularise un sujet dans une cure, ce sont aussi les impasses du discours que cette cure produit, ce sont les limites que ces signifiants rencontrent quand nous essayons de les articuler en forme de savoir. C'est à cela que nous avons à faire dans une psychanalyse : au point d'impasse que la cure produit nécessairement, du fait de l'association dite " libre " et de l'élaboration d'un savoir qui en découle. Une psychanalyse est un lieu où se produit, où se reproduit d'une manière expérimentale une névrose et ses impasses, pour les traiter. Le psychanalyste reproduit expérimentalement dans la cure avec ses patients ce que les parents produisaient innocemment. A charge pour nous de préciser de quelles impasses il s'agit, comment la cure y mène, et de quelle manière elle est susceptible de les traiter.

Quels sont donc ces points d'impasse ? Les concepts lacaniens de réel, de jouissance, d'objet petit a ou encore de fantasme nous permettent de le préciser. Mon propos n'est pas ici d'en préciser les contours, mais simplement d'essayer d'y introduire.

La manière la plus simple de rendre sensible à ce qui finit toujours par se présenter comme point d'impasse dans une cure, est de partir de ce que Freud a découvert, à savoir que la parole ne sert pas fondamentalement à communiquer. Cela se voit aisément dans le rêve : la parole y fonctionne toute seule, sans chercher à communiquer. De même le symptôme assure-t-il au sujet une certaine homéostasie dans sa vie. Comme tel, le symptôme n'a pas pour fonction de communiquer quelque chose. Fondamentalement la parole ne sert pas à communiquer. Ce qui ne veut pas dire que ce que nous communiquons à l'analysant n'a pas d'intérêt pour lui. Au contraire. Mais ce n'est pas une raison pour que nous succombions à cette capture. Ce que Freud a découvert, c'est que dans le moindre acte de parole est impliquée une jouissance. Freud parlait à ce propos de " satisfaction pulsionnelle ". Il avait l'idée que les formations de l'inconscient étaient saturées d'une satisfaction pulsionnelle.

Freud le note par exemple dans le cas de l'Homme aux rats. " A chaque moment important du récit, on remarque sur son visage une expression complexe et bizarre, expression que je ne pourrais traduire autrement que comme étant l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée " (7). L'Homme aux rats jouit de toutes ses " représentations " concernant les rats, les crottes, l'argent, l'enfant. Freud ne se demande pas quel est l'impact sur le sens de cette jouissance, mais il la repère dans les propos de l'Homme aux rats. C'est de cela qu'il s'agit dans une psychanalyse, et c'est là que doit porter l'intervention de l'analyste. Tant que ce qui se jouit ne passe pas pour un court moment à une portée telle que l'analyste puisse faire en sorte que s'en aperçoive celui qui est là à travailler, tant qu'il n'y a pas cette petite ouverture qui nous permet de faire apercevoir à l'analysant ce qui jouit dans sa parole, l'analyste fait mieux de se tenir tranquille (8). C'est pour cela que les analystes se taisent la plupart du temps.

Il importe de garder présent à l'esprit cette découverte de Freud reprise par Lacan, dans la mesure où toute la difficulté de la clinique psychanalytique est de savoir en quoi le repérage signifiant est susceptible de positionner, de situer, voire de cerner la dite " jouissance ".

Voilà donc quelques réflexions à propos de cet énoncé de Lacan : " il n'y a d'éveil que particulier ". A charge pour nous de repérer ce particulier dans les dits de nos patients, entre les signifiants qui les portent et la jouissance qui s'y déploie.

La question que je me suis posée, est de savoir si nous pouvons considérer la fin de l'analyse comme étant cet " éveil du particulier ". Est-ce cela que nous visons comme étant la fin de l'analyse ? Je ne le crois pas. En effet, le particulier, c'est ce qui se définit par rapport à un ensemble, par rapport à tous les autres. Un parmi d'autres, un au milieu des autres. En d'autres termes, le particulier se réfère à une norme, se réfère, pourrait-on dire, aux normes de l'Autre. Le " must " en matière de particulier, c'est ce que certains nomment le narcissisme de la petite différence. Quel ennui pour l'entourage lorsque quelqu'un se pique de vouloir se distinguer du voisin, lorsqu'un sujet s'évertue à défendre ce qui le particularise. Je ne crois pas que nous pouvons considérer cela comme étant la fin de l'analyse. Ce qui est visé dans une analyse, c'est plutôt une singularité, c'est-à-dire une position subjective discordante par rapport aux normes de l'Autre. La particularité objecte aux normes de l'Autre, elle cherche l'exception; la singularité se met en discontinuité par rapport à ces normes. C'est pourquoi Lacan a pu dire d'une analyse qu'elle vise à faire valoir une singularité par rapport à une particularité.

La question qui m'importe se précise donc comme ceci : en quoi cette référence au père est-elle susceptible ou non de promouvoir non

seulement cet éveil du particulier, mais aussi d'ouvrir pour un sujet ce que Lacan nomme sa singularité ?

Ce qui précède me permet d'avancer qu'à s'en tenir au père, ce que nous risquons du côté du père symbolique, c'est une infinitisation de la cure. La priorité donnée en tout à l'inconscient, à cet essaim de signifiants, produit une analyse infinie. Ce que nous risquons par ailleurs en privilégiant le père réel, c'est de ramener la cure à n'être plus qu'une expérience initiatique. Cerner la jouissance permet sans doute au sujet de s'en faire une petite idée, mais cela ne nous dit pas comment il aura pu ou non s'en déprendre quelque peu. La référence au père rencontre là sa limite : elle nous permet de préciser ce qui particularise un sujet, mais laisse ouverte la question de savoir s'il a pu ou non éventer, dégonfler ce qui le rive à une certaine place, toujours la même. Faire valoir une singularité, ou encore se mettre en discontinuité par rapport à l'Autre, c'est se déprendre de la jouissance qui nous mène. Nous avons à mener nos patients à un point où ce choix soit possible pour eux. Et donc je terminerai en interrogeant ce qu'il en est de cette présence du père réel du côté de l'analyste.

Etre et désir de l'analyste

Du côté du psychanalyste, nous pouvons concevoir ce " mode privilégié de présence " du père réel à partir de la conjonction particulière qu'il y a entre la voix de l'analyste et son silence. Habituellement l'analyste se tait, dans la mesure où c'est le patient qui est invité à mettre son inconscient au travail. Et lorsqu'un analyste parle, ce qu'il accentue, c'est la portée de son silence c'est-à-dire ce qui se présente dans la cure, du fait de son silence. C'est ce que nous pouvons repérer empiriquement dans la façon dont le patient va tenter de répondre aux questions qu'il se pose quant à son analyste : que me veut-il ? qu'est-ce qu'il entend ? est-ce que tout cela l'intéresse ? etc...

Ainsi l'analyste fait-il valoir la portée de son silence, même lorsqu'il parle. Il offre son manque, pour que le patient puisse y mettre ce qui vient occulter son propre manque à lui. La parole de l'analyste prend du coup une tout autre portée. Elle présente dans la cure non seulement la fonction du père symbolique, mais ce qui du père, se réfère au réel. " Le père est finalement une fonction qui se réfère au Réel " (9). Chez Lacan, le père n'est pas seulement celui qui soutient la nomination, le Père-du-Nom; il est aussi celui qui nomme, celui qui soutient par sa voix l'acte même de nomination.

A cet égard, l'analyste va à l'encontre de ce que lui suppose son patient. Celui-ci tente de préserver ce qu'il suppose au père. Son effort vise à entretenir la croyance que l'Autre sait, la croyance que les signi-

fians suffisent à rendre compte de son être. L'analyste va à l'encontre de cela. Il invite son patient à chercher sa certitude, non pas du côté du savoir inconscient, mais du côté de ce qu'il va mettre lui-même effectivement en jeu dans la cure, du côté de cette part silencieuse de lui-même que Freud nomme la pulsion. L'expérience nous montre que c'est particulièrement long et difficile à obtenir. Le patient est prêt à mettre en jeu sa souffrance, ses symptômes, son histoire. Mais ce qu'il nous offre le plus difficilement, c'est son angoisse.

Il s'agit là d'une difficulté qui engage l'analyste, non seulement dans sa fonction, mais aussi dans son " être ", ce qui pose toute la question de savoir quelle incidence aura sur la cure et son issue ce qui le caractérise, la figure propre de l'analyste, son sexe, son style, ses modalités d'inscription dans l'existence ? Si un analysant est en droit d'attendre de son psychanalyste qu'il soit capable de se prêter au transfert, il est tout aussi bien en droit d'exiger de lui qu'il soit capable de mener son patient en un point où ce dernier sera en mesure de le quitter. Ceci engage le désir de l'analyste, et donc sa responsabilité.

* Texte écrit à partir de deux conférences données respectivement à Louvain-la-Neuve le 14 mars 1990 et à Gent le 31 octobre 1990.

NOTES

- (¹) J.Lacan, " D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ", *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 578.
- (²) J.Lacan, *R.S.I.*, séance du 18 mars 1975, in *Ornicar ?*, 5, p. 31.
- (³) J.Lacan, " Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien ", *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 812.
- (⁴) J.Lacan, " Conférence à Genève sur le symptôme " (1975), in *Le Bloc-note de la psychanalyse*, 5, p. 22.
- (⁵) J. Lacan, " Peut-être à Vincennes... ", *Ornicar ?*, 1, 1975, p.5.
- (⁶) J.Lacan, " D'un Autre à l'autre ", séance du 13 novembre 1968, inédit.
- (⁷) S.Freud, " Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) ", *Cinq psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1988, p. 207.
- (⁸) J.Lacan, " La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel ", Milan, 1973, inédit.
- (⁹) J.Lacan, " Conférences et entretiens dans des universités Nord-Américaines ", *Scilicet*, 6/7, 1976, p.45.